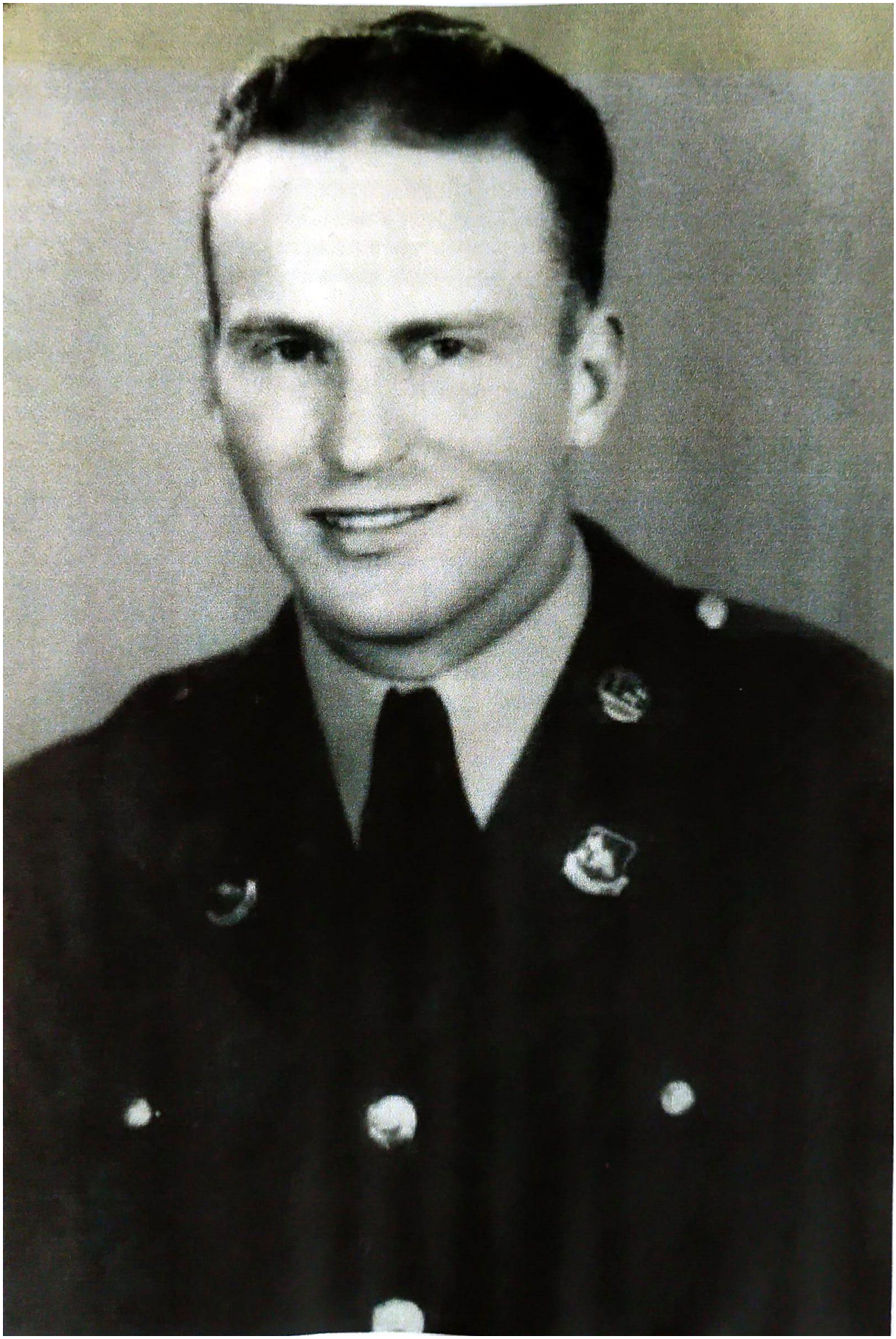
MON HISTOIRE

J'étais infirmier
au 359e Régiment
90e Division d'Infanterie

par Alfred B. COPT

Document reçu le 18/07/2000 - Henri Levaufre - Doc 3603
Copyright Association Normandy44-90e Division US



Je m'appelle Alfred Bernard Copt. Voici ma version de la Seconde Guerre mondiale. Elle n'est peut-être pas exacte, mais comme je l'ai dit, c'est ma version. En 1938 et 1939, l'Allemagne hitlérienne était en guerre. De sombres nuages de guerre planaient sur l'Europe. Nous regardions les troupes allemandes défiler dans les actualités cinématographiques juste avant le film. Il n'y avait pas encore de télévision à l'époque. C'était vers 1940. Je pense que tout le monde craignait que nous entrions bientôt en guerre.

L'Angleterre combattait l'Allemagne et l'Italie en Afrique du Nord. Le gouvernement américain a décidé de mettre en place la conscription, car Hitler avait abrogé le traité de Versailles, qui interdisait à l'Allemagne de se réarmer. Il a repris la riche région charbonnière d'Alsace-Lorraine, qui avait été attribuée à la France après la Première Guerre mondiale. À Washington D.C., on tirait des numéros au sort dans un grand bocal à poissons. Chaque fois qu'un numéro était tiré, environ 200 garçons étaient appelés sous les drapeaux. Les mêmes numéros se trouvaient dans chaque bureau de conscription. Je me souviens qu'un de mes amis à Floodwood, dans le Minnesota, avait le premier numéro. Je crois que c'était le 125. Je crois que j'avais le 136. Mon numéro n'a été tiré qu'à la fin de 1941 ou au début de 1942. À cette époque, le Japon avait attaqué Pearl Harbor et presque détruit toute la flotte américaine. Il s'agissait d'une attaque surprise, car la guerre n'avait pas été déclarée. C'était le 7 décembre 1941. Le lendemain, le président Franklin Roosevelt et le Congrès ont déclaré la guerre à l'Allemagne, au Japon et à l'Italie. Peu après, j'ai reçu mon ordre de mobilisation. À l'époque, je vivais à Brookston, dans le Minnesota, lorsque j'ai été appelé sous les drapeaux et je travaillais à Duluth, dans le Minnesota aussi. J'avais pour ordre de me présenter à la mairie de Proctor, dans la banlieue de Duluth. Ils ont rempli deux bus Greyhound de jeunes hommes. J'avais vingt-deux ans.

Nous nous sommes dirigés vers Fort Snelling dans le Minnesota. Le lendemain, nous avons prêté serment à l'armée américaine. C'était le 22 mars 1942. Fort Snelling était un endroit très animé. Ils n'arrêtaient pas de crier des ordres dans des haut-parleurs. Nous devions écouter pour entendre nos noms. Le matin du 23, ils ont chargé un train de 500 hommes à destination du camp Barkeley, au Texas. Le même jour, à midi, ils ont annoncé qu'un autre train de 500 hommes partirait à 14 heures, également à destination du camp Barkeley. Je faisais partie de ce train. Nous étions sur la ligne Rock Island R.R., filant à toute allure vers le Texas. Je savais où nous étions en regardant les plaques d'immatriculation des voitures aux passages à niveau. Lorsque nous sommes arrivés au Camp Barkeley, c'était le bazar total. Les sergents ne semblaient pas savoir où nous mettre et nous, où aller manger. Nous avons été affectés au 359e Régiment de la 90e Division d'Infanterie. Nous avons commencé un entraînement intensif, de la gymnastique, des pompes et des exercices de marche au pas. Une fois, six d'entre nous n'ont pas entendu le sifflet. Ils nous ont fait courir à travers une ligne de ceintures. Les officiers les ont placées à 2,5 mètres les unes des autres et nous devions courir à travers tandis que les soldats nous frappaient les fesses avec leurs ceintures. Ils ont tous retiré leur ceinture, ont tenu la boucle et ont doublé la ceinture. Nous n'osions pas nous asseoir sur nos couchettes pendant les pauses, car lorsque le sifflet retentissait, nous devions être prêts à sortir en une minute. Ils vérifiaient nos lits pendant que nous faisions de la gymnastique. S'il y avait un seul pli, nous avions des ennuis. Nous avons commencé par des marches avec un sac à dos léger, de 11 à 13 kg, et les marches ne faisaient que 6 à 10 km. Nous nous préparions pour des marches plus longues et des sacs plus lourds. Je supportais mieux les marches que les garçons de la ville, car je venais d'une ferme et j'avais l'habitude de beaucoup marcher.

Une fois, je suis revenu du cinéma avec un ami. Il était environ 22 h 30. Les lumières devaient être éteintes à 22 h. Je voyais suffisamment grâce aux lampadaires. Je me suis assis sur mon lit pour enlever mes chaussures et j'ai heurté quelque chose. J'ai tâtonné dans le noir, mais je n'ai rien trouvé. J'étais perplexe. J'ai enlevé mon pantalon et je me suis dirigé vers mon casier, où j'ai de nouveau heurté quelque chose, mais je n'ai encore rien trouvé. Je me suis dit : « Au diable le règlement ! ». J'ai allumé la lumière.

Mes copains ont éclaté de rire. Ils avaient attaché un tatou à mon lit. Je n'avais pas peur qu'il me morde. J'ai juste dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Nous nous sommes fait gauler avec la lumière allumée, et on m'a donné le choix entre devenir capitaine, chauffeur pour la compagnie du quartier général ou ambulancier dans le service médical. J'ai choisi les toubibs et je voulais être ambulancier. Mauvais choix car nous n'avons jamais eu d'ambulances, nous étions des infirmiers de première ligne. Avec l'infanterie. Quand quelqu'un était touché, un infirmier arrivait immédiatement. Nous avons tous été choqués quand notre commandant nous a dit à quel point notre travail était dangereux. Il a dit que la durée de vie d'un infirmier au combat était juste derrière celle d'un mitrailleur. Les ambulances ne venaient qu'à 2 ou 3 km du front. Au début, nous pensions que nous avions un travail facile mais on ne transporte pas une civière en rampant.

L'entraînement intensif s'est poursuivi au camp Barkeley. Il faisait très chaud, les marches étaient de plus en plus longues et les sacs de plus en plus lourds. Nous avons participé à des manœuvres en Louisiane pendant deux mois, durant l'hiver 1943-1944. Nous avons été capturés une fois et avons été prisonniers pendant trois jours. Nous avons été échangés contre notre propre division. Après les manœuvres en Louisiane, nous sommes retournés au camp Barkeley, au Texas, pour poursuivre notre entraînement.

En octobre 1943, nous sommes allés en Californie pour quatre mois de manœuvres dans le désert de Mojave. À ce moment-là, nos sacs à dos étaient des sacs de campagne complets pesant 30 kilos. J'avais le cou engourdi. Je mettais mes pouces sous les sangles pour soulager la pression.

En Californie, nous logions dans de grandes tentes pour six personnes. Une nuit, un camarade soldat est passé devant notre tente et il a entendu un serpent à sonnettes sous mon lit. Les côtés des tentes étaient enroulés car il faisait très chaud. Quand ils m'ont réveillé, environ cinq hommes étaient là avec des lampes de poche. Ils me criaient de me réveiller mais de ne pas sortir du lit. J'ai sauté au centre du plancher. Le serpent était tellement aveuglé par les lampes torches qu'un copain l'a frappé avec un morceau de bois et l'a lancé dans ma direction. J'ai sauté par-dessus une couchette et je me suis enfui. Cherney l'avait tué d'un seul coup.

Plus tard, nous avons chargé les camions et sommes allés à Yuma, en Arizona, où nous avons commencé des manœuvres contre une division retranchée qui nous attendait à Phalen Pass, dans les Granite Mountains. Nous avons marché 16 km dans le sable avec nos sacs à dos pleins. Nous nous sommes arrêtés et on a monté nos tentes. Il y en avait des milliers. Des camions de ravitaillement sont arrivés et nous avons dîné. Nous trouvions ces manœuvres plutôt intéressantes. Dès la tombée de la nuit, des sifflets ont retenti partout, nous ordonnant de démonter nos tentes et d'être prêts à marcher dans 30 minutes. Nous avons marché toute la nuit, avec une pause de 10 minutes toutes les deux heures. Le désert était si froid la nuit que nous ne pouvions pas ouvrir nos sacs à dos. Nous avons marché 40 km cette nuit-là et avons surpris l'autre division en train de dormir. C'était une manœuvre très intelligente. Leurs éclaireurs avancés s'étaient couchés pensant qu'ils étaient en sécurité pour la nuit. Nous avons été la première division à percer une position défensive à Phalen Pass. Les arbitres décident qui a gagné chaque bataille.

Après les manœuvres en Californie, nous avons été chargés dans plusieurs trains de troupes et sommes allés à Fort Dix, dans le New Jersey. C'était en janvier 1944. À Fort Dix, nous avons reçu des vaccins pour tout et de nouveaux vêtements. Au début du mois de mars, nous sommes allés à Camp Killmer, un port d'embarquement. Nous avons embarqué sur un petit bateau où l'on ne pouvait que rester debout. Nous étions si serrés qu'il était impossible de tomber, même si on le voulait. Nous avons navigué juste à côté de la statue de la Liberté. J'ai vu une larme couler sur la joue de Carter alors qu'il regardait cette grande dame. Nous avons débarqué à Ellis Island et avons embarqué sur un très grand navire

britannique nommé Athalone Castle. Je n'ai aucune idée du nombre de personnes qui se trouvaient à bord.

Le 22 mars 1944, nous avons quitté New York pour l'Angleterre. La traversée a duré exactement deux semaines, car nous faisions partie d'un très grand convoi. Nous étions entourés de navires. À environ 400 mètres à notre gauche se trouvait un grand porte-avions, suivi d'un pétrolier.

Nous pouvions voir qu'il était chargé, car il était très bas sur l'eau. Nous avons accosté à Liverpool, en Angleterre. Il y avait beaucoup de brouillard. Après le déchargement, nous avons pris un train qui nous a emmenés à Herrington Park, un domaine ducal situé entre Ludlow et Leominister. Le domaine avait été réquisitionné par le gouvernement américain. Il y avait des centaines de tentes et son château était clôturé pour nous en empêcher l'accès.

Le premier jour, deux de mes amis et moi sommes partis en promenade pour découvrir la campagne britannique. Après environ trois kilomètres, nous avons fait demi-tour. Nous avons rencontré trois jeunes filles britanniques à peu près de notre âge. Elles avaient peur de nous et se sont réfugiées dans le fossé pour nous éviter. Une fois qu'elles nous ont dépassés, nous avons commencé à leur parler et elles sont revenues vers nous. Nous leur avons demandé ce qui se passait dans les environs et où se trouvaient les villes. Elles nous ont demandé jusqu'où nous avions marché, nous avons répondu environ 800 mètres plus loin. Elles nous ont dit que si nous avions marché 800 mètres de plus, nous serions arrivés au village de Ludlow. Elles nous ont dit qu'il y aurait un bal à Leominister le lendemain soir. Nous avons convenu de les retrouver là-bas et nous avons passé un bon moment. Nous les avons retrouvées à de nombreux bals. Et certains jours, nous nous contentions de nous promener.

Nous étions alors au début du mois de mai 1944. Nous avons été conduits en convoi de camions dans un camp au Pays de Galles, près de la ville d'Abergavines, un camp entouré d'un haut mur de briques. Personne ne pouvait sortir. Des policiers militaires gardaient les portes. On nous a dit que nous nous préparions au combat. Nous imperméabilisions des véhicules. On nous a donné de petits conteneurs en caoutchouc pour y mettre nos portefeuilles et tout ce que l'eau salée pourrait abîmer. Personne ne savait où nous allions. Nous nous demandions si c'était le sud de la France. Nous semblions être trop au sud pour traverser la Manche, qui faisait 30 km. Nous avons embarqué sur un navire dans le port de Cardiff, au Pays de Galles, au milieu de la nuit, peut-être à 1 heure du matin. Puis nous avons pris la direction de Bristol Bay. Je n'ai aucune idée du nombre de navires qui s'y trouvaient. Je dirais entre 20 et 25. Nous sommes restés dans la baie de Bristol jusqu'à environ 14 ou 15 heures. Lorsqu'un hors-bord a fait le tour des navires, quelqu'un a prédit qu'il venait avec les derniers ordres. Environ une demi-heure plus tard, nous avons commencé à avancer. C'était le 1er juin 1944.

Nous avons navigué autour de la côte sud des îles britanniques. À ce moment-là, on nous avait dit que nous débarquerions en Normandie, sur la plage d'Utah Beach. Un jour, nous avons eu l'impression de ne presque pas avancer. Nous avons appris plus tard que le jour J était prévu pour le 5 juin. Mais la tempête était si forte dans la Manche qu'ils l'ont reporté d'un jour, au 6. Le ciel était très bas et couvert, avec une pluie légère. Les nuages étaient bas. Notre navire s'appelait le Susan B. Anthony. Alors que nous nous dirigions vers la côte normande, on nous a attribué des numéros de bateaux d'assaut. Diehl[1] et moi devions être sur le n° 1 avec 42 fantassins.

[1] Le 2ème Classe Allen D. Diehl a ensuite été détaché à la compagnie d'état-major du 2ème Bataillon depuis le détachement médical et il a été tué au combat le 13 juin 1944 dans la région de Picauville.

Alors que nous attachions notre équipement, le navire a heurté une mine et a été projeté hors de l'eau. J'ai heurté le plafond et j'ai perdu connaissance pendant un moment. Quand je me suis réveillé, tout le monde avait disparu. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu un escalier à 12 ou 15 mètres. Des hommes appelaient à l'aide. Ils étaient coincés sous des débris. Une très grosse poutre en forme de I s'était écrasée sur le pont supérieur et l'une de ses extrémités se trouvait près de moi. J'ai décidé de grimper sur la poutre. Dans l'obscurité, j'entendais un soldat crier juste en dessous de moi. J'ai regardé de plus près et j'ai vu que la poutre lui écrasait les hanches. J'ai essayé de la retirer, mais je n'ai pas réussi à la bouger. Il semblait y avoir beaucoup de soldats qui appelaient à l'aide. J'ai grimpé sur la poutre en I. Ils ont annoncé qu'il fallait abandonner le navire immédiatement. J'ai essayé de gonfler mon gilet de sauvetage, mais il ne se gonflait pas. Je l'ai détaché et il était déchiré en lambeaux. J'ai remarqué que des marins avaient ouvert un grand placard et se lançaient des gilets en liège bleu. Je me suis précipité et je leur ai demandé s'ils en avaient un de plus. Un marin m'en a lancé un. Je l'ai enfilé.

Dans la confusion, un officier de la 90e division a demandé des volontaires pour descendre et essayer de libérer autant de personnes que possibles parmi celles qui appelaient à l'aide. À ce moment-là, un officier de la marine est arrivé et a ordonné que personne ne descende pour aider. Il a dit qu'il y aurait d'autres explosions lorsque l'eau froide atteindrait les chaudières. D'autres navires sont arrivés des deux côtés du navire en train de couler et nous avons dû sauter d'un navire à l'autre. Ils ont fait courir plusieurs d'entre nous à travers le pont et nous ont fait sauter sur un destroyer britannique. J'étais groggy et j'avais une bosse à la tête. J'ai descendu environ trois marches et je me suis allongé à plat ventre sur le lit de quelqu'un. Je ne sais pas si je suis resté allongé cinq minutes ou vingt, mais je me suis réveillé en sursaut en me rappelant ce qui venait de se passer.

J'ai gravi quelques marches en courant et j'ai regardé le Susan B. Anthony disparaître dans sa tombe définitive à 150 mètres de profondeur. Je ne pouvais penser qu'à ces soldats piégés. Les Britanniques nous ont donné des sandwichs au salami.

Très vite, des péniches de débarquement sont arrivées et les gars ont crié : « Avez-vous des hommes de la 90e division ? » Le capitaine a répondu « Oui ». Quand la péniche s'est approchée de nous, j'ai pu voir plusieurs de mes amis. Je criais leurs noms. Ils m'ont dit plus tard qu'ils pouvaient entendre ma voix, mais qu'ils ne pouvaient pas me voir, car je n'avais pas de casque et j'étais vêtu de bleu (mon gilet de sauvetage bleu). Il était environ 10 heures du matin. J'étais juste à l'avant dans la péniche et quand la porte allait s'ouvrir j'allais être exposé. Parce que la péniche tanguait en direction du rivage, j'ai vomi le sandwich au salami. Lorsque nous avons débarqué, la guerre avait commencé depuis 5 heures. Les combats se déroulaient à environ 3 km à l'intérieur des terres, mais les Allemands bombardaient la plage avec des mortiers et de l'artillerie. Alors que nous étions encore dans l'eau jusqu'aux genoux, notre lieutenant a été tué par un éclat d'obus. Pendant que nous avancions vers l'intérieur des terres, deux avions allemands nous ont mitraillés et j'ai regardé un pilote droit dans les yeux et il m'a regardé. Ils n'ont touché personne. Une fois arrivés sur le rivage, nous étions inutiles car nous n'avions pas d'équipement. Nous avons avancé près du front. Nous avons creusé une tranchée le long d'une route départementale. On avait trouvé une pelle dans une jeep. Walter a trouvé un petit sac en plastique bleu. Je lui ai dit de le laisser et de creuser ailleurs. Tout à coup, il y a eu une grosse explosion au milieu de la route. Plusieurs garçons ont été blessés par des éclats de gravier. Nous avons appris plus tard que les parachutistes américains avaient ces bombes en plastique pour les lancer sur les chenilles des chars allemands afin de les neutraliser. La première nuit a été très froide dans la péninsule normande. Nous étions trempés jusqu'aux aisselles après avoir sauté dans l'eau depuis la péniche de débarquement. J'avais tellement froid que j'ai commencé à sauter sur place.

Quelqu'un m'a dit : « Baisse-toi, idiot, avant que quelqu'un ne te mette une balle dans la tête. » J'ai répondu : « Le plus tôt sera le mieux ».

Tôt le lendemain, un parachutiste mort gisait près de nous. J'ai pris sa veste de campagne. Il y avait des Allemands morts ainsi que des Américains morts. J'avais besoin d'un casque lourd. J'en ai vu un, je lui ai donné un coup de pied et il est tombé par terre. On nous avait dit que les Allemands utilisaient beaucoup de mines. Ils en avaient une qui s'appelait « Bouncing Betty » (Betty qui rebondit) : une fois déclenchée, elle rebondissait jusqu'à hauteur du visage et explosait.

J'avais peur des mines et des pièges. À ce moment-là, nous avions été réapprovisionnés et nous sommes allés travailler avec le 2e Bataillon de la 90e, on était aux cotés des gars de l'infanterie. Lorsqu'on entendait appeler « infirmier », on se précipitait vers les blessés. Les blessures étaient graves. Notre travail consistait à arrêter les hémorragies et à transporter les blessés jusqu'au poste de secours où se trouvaient deux médecins. Ensuite, une jeep les emmenait à environ trois kilomètres de là, où une ambulance les attendait. Une fois, l'un de nos infirmiers a été gravement blessé. Il a perdu une jambe et l'autre était gravement touchée. Nous sommes allés le chercher avec une civière. Je ne pensais vraiment pas que nous nous en sortirions vivants. Il y avait tellement de tirs et d'explosions de mortiers.

Le jour J, les parachutistes avaient atterri tôt le matin à deux ou trois kilomètres du rivage pour perturber les communications, couper les lignes téléphoniques, etc. Beaucoup ont trouvé la mort en descendant. Nous en avons vu beaucoup pendus à de grands arbres et morts. Leurs parachutes s'étaient pris dans les branches hautes. De plus, beaucoup étaient des mannequins en caoutchouc destinés à semer la confusion chez les Allemands. Le gouvernement américain, en collaboration avec le gouvernement britannique, avait également fabriqué des centaines de planeurs en contreplaqué de très grande envergure. Ils ont été tractés au-dessus de la Manche tôt le matin, puis lâchés. Comme ils n'avaient pas de moteur, ils ne pouvaient que planer vers le sol. On leur avait attribué des champs où ils devaient atterrir en silence. Mais le jour J, le ciel était couvert et il pleuvait légèrement. Beaucoup d'entre eux n'ont pas pu trouver leur champ et se sont écrasés dans de grands arbres. Nous en avons trouvé un avec une jeep, un canon de 37 mm et 14 soldats morts. Le planeur était détruit.

Nous en avons vu un autre, mais nous ne nous en sommes pas approchés. Il avait également été détruit par de grands arbres. Nous sommes tombés sur un parachutiste qui avait réussi à atteindre le sol. Un arbre avait été déchiqueté par des tirs de mitrailleuse et une balle avait traversé la tête du para. Les nazis l'avaient ensuite adossé contre l'arbre, une jambe relevée, le poignet gauche posé sur le genou avec sa montre-bracelet visible. J'ai dit à nos hommes de ne pas y toucher, car il s'agissait manifestement d'un piège et quiconque toucherait la montre risquerait de mourir.

Les pertes étaient lourdes. Une grande partie des soldats pouvaient marcher un peu, mais beaucoup d'entre eux avaient besoin de civières et j'avais l'impression que mes bras allaient se déboîter. Nous avions des seringues de morphine. Chacune contenait 5 cc de morphine. Cela ressemblait à un petit tube de dentifrice, on devait casser un capuchon en plastique pour libérer une aiguille stérile. Il suffisait de l'enfoncer dans le bras et de presser le tube. Une fois, un soldat a été gravement blessé dans un coin d'une haie. On a appelé un infirmier. Un remplaçant et moi avons couru vers lui. Pendant que nous courions, le remplaçant a été touché à l'épaule et il est reparti en courant. Je me suis donc retrouvé seul avec le blessé, mais à côté d'un fantassin. Je lui ai dit que s'il ne pouvait pas m'aider, je ne pourrais pas y arriver seul. Il a accepté et, alors qu'il se relevait partiellement, il a été touché dans le dos et tué. Le blessé était inconscient et semblait avoir reçu une grenade dans l'estomac. Ses intestins étaient à nu. Celui qui avait proposé son aide n'avait plus de pouls. Le blessé avait un pouls, mais j'ai dû l'abandonner. J'ai parlé à notre sergent-chef du blessé grave et il m'a répondu : « Tu ne peux pas y aller, c'est trop dangereux. » Des balles traçantes sifflaient à travers le champ.

Une fois, un soldat s'était coupé la main sur un fil barbelé rouillé et voulait se faire soigner au poste de secours. Pendant que notre sergent-chef s'occupait de lui, une balle lui a traversé le bras. Il a dû être évacué vers l'hôpital de campagne. Il se demandait ce que ses hommes penseraient s'il ne revenait pas.

Un jour, un Français est venu au poste de secours. Ni moi ni le lieutenant ne le comprenions, mais je savais qu'il nous suppliait. Puis l'un de nos soldats, qui comprenait le français, est arrivé. Il voulait que nous allions sauver son fils gravement blessé. Nous avons accompagné le Français et Tilford nous a suivis en jeep. Lorsque nous sommes arrivés à une maison blanche en pierre, nous sommes allés à la porte arrière. La maison abritait environ 12 religieuses, des femmes et quelques hommes. Le Français nous a conduits vers le garçon qui se trouvait dans une autre pièce. Je pense qu'il avait 4 ou 5 ans. Il avait une blessure par éclat d'obus à une jambe et une autre, plus petite, aux intestins. Il avait un garrot sur la jambe blessée. J'ai demandé au traducteur : « Depuis combien de temps le garrot est-il en place ? » Le père a répondu : « Depuis hier. » J'ai dit à Humansky de ne rien dire, mais que la jambe était perdue. La gangrène s'était installée. Nous l'avons mis sur une civière. Les femmes pleuraient. L'une d'elles voulait savoir s'il allait être envoyé en Amérique. Nous ne le savions pas. Alors que nous allions sortir par la porte arrière, j'ai demandé où se trouvaient les Allemands. Le Français a répondu : « Juste derrière la grange, à une trentaine de mètres. » J'ai dit qu'il était évident qu'ils nous avaient laissés entrer, donc je pensais qu'ils nous laisseraient sortir. Dans la jeep, je voyais bien que l'enfant souffrait beaucoup. Je lui ai donné une de mes injections de 5 cc de morphine et, en quelques minutes, il s'est senti mieux. Je regrette de ne pas leur avoir demandé d'inscrire son nom et son adresse sur ses vêtements. Je ne pense pas qu'il ait survécu. Je n'avais aucun moyen de le savoir.

Un jour, je me trouvais dans un petit champ entouré de haies. J'ai entendu des obus de mortier ou d'artillerie atterrir dans le champ voisin, empli de cris de douleur et d'infirmiers. J'ai rampé jusqu'à ce champ. Il y avait environ cinq blessés et deux morts. Roberts, l'un de nos infirmiers était déjà à l'œuvre. Je me suis précipité vers un sergent qui gisait inconscient, le bras sectionné à mi-chemin entre l'épaule et le coude. Je l'ai tiré par les cheveux pour le mettre en position assise. Il s'est réveillé à ce moment-là. J'ai essayé de lui faire un garrot au bras, mais je n'ai pas réussi à arrêter l'hémorragie.

Je me souviens qu'il m'a dit : « Dépêche-toi Doc, je ne vais pas tenir longtemps comme ça. » L'artère giclait du sang à chaque battement de cœur. J'ai pressé l'artère avec mon doigt. Je lui ai dit de le faire pendant que je cherchais un bâton pour attacher le garrot. J'ai réussi à arrêter l'hémorragie. Je me suis ensuite occupé d'un soldat qui avait un éclat d'obus dans le bras. Au même moment, Roberts était très occupé. Lorsque nous les avons soignés, la nouvelle s'était répandue jusqu'au poste de secours et trois jeeps sont arrivées à travers les bois pour récupérer les blessés. Lorsque je suis arrivé au poste de secours, j'ai dit à notre lieutenant que Roberts avait fait du bon travail et j'ai recommandé qu'il reçoive la Bronze Star. Je l'ai croisé cinq mois plus tard et il m'a dit qu'il avait reçu la Bronze Star grâce à ma recommandation.

Une fois, j'étais dans un fossé au bord d'une route et j'ai entendu un bruit dans les branches des arbres au-dessus de moi. Une cartouche vide est tombée sur mes genoux. À ce moment-là, les Alliés avaient pris une bonne tête de pont et Cherbourg avait été capturé. Le 3 juillet, les Alliés allaient lancer une grande offensive pour sortir de la tête de pont. À 5 heures du matin, toutes les pièces d'artillerie devaient tirer pendant une heure, puis s'arrêter à 8 heures, et l'infanterie devait passer à l'attaque.

Kirk et moi étions dans un trou individuel juste à côté des Allemands, de l'autre côté de la haie. Les bombardements étaient si violents que je ne pensais pas que quiconque serait encore en vie du côté allemand, mais à 6 heures pile, ils étaient là. Les tirs étaient nourris. Toute la journée, les combats ont été

violents et les pertes nombreuses. La colline 122[2] était juste devant nous. Elle était bien fortifiée. Des tranchées et des mitrailleuses, ainsi que des canons et des mortiers. Nous étions censés prendre la colline et une petite ville située au-delà. Le soir venu, le capitaine a déclaré que nous avions gagné environ 2 000 mètres. Les pertes étaient très lourdes des deux côtés. Nous étions dans une zone marécageuse au pied de la colline. Les Allemands tiraient des mortiers comme de la pluie. Nous avons reçu l'ordre de nous replier sur les hauteurs pour la nuit afin d'éviter les mortiers. Kirk et moi venions de creuser notre tranchée pour dormir sous le niveau du sol. Le capitaine Vincent est venu nous dire qu'il manquait cinq hommes de notre compagnie. Il a demandé à Kirk et moi d'aller écouter là d'où nous venions, au cas où ils seraient blessés et auraient besoin d'aide. Nous avons commencé à descendre dans le marécage. Un fantassin nous a demandé : « Où allez-vous ? » Nous lui avons répondu et il nous a avertis qu'ils tiraient des mortiers depuis la maison blanche sur la colline et qu'ils étaient très précis[3].

J'ai commencé à courir vers l'endroit où ils se trouvaient. Kirk était à 6 ou 9 mètres derrière moi. Tout à coup, trois mortiers ont explosé devant moi.

Ils se sont arrêtés un instant. Je me suis relevé et j'ai crié : « Allons-y, Kirk ! » J'avais prévu de courir vers l'endroit où les trois avaient atterri. Alors que je me tenais debout et que je criais, un autre mortier est arrivé. J'ai entendu le sifflement. Il a atterri à environ 5 mètres à ma gauche dans une explosion assourdissante. Il m'a projeté dans des buissons. J'avais une douleur terrible à l'estomac. J'ai crié à Kirk que j'avais été touché. Il m'a répondu qu'il venait tout de suite. D'autres obus de mortier tombaient. Je me suis dit que je devais partir de là. Je tremblais et j'avais très mal. Je pensais que mes intestins étaient à nu. J'ai regardé quand même et, à ma grande surprise, tout était normal. J'ai essayé de courir, mais je ne pouvais pas contrôler ma jambe gauche. J'ai regardé sur le côté et j'ai vu un trou dans ma hanche. Ma jambe gauche était trempée de sang.

Quand Kirk est arrivé avec trois autres personnes et une civière, je tremblais de manière incontrôlable. Kirk a commencé à panser ma blessure à la hanche. Je pensais que la mort était proche. J'ai demandé à Kirk de prendre le fusil M1, de le mettre dans mon oreille et d'appuyer sur la détente. Il m'a ignoré. J'ai désespérément tenté d'attraper le M1 et que je le tournais vers moi quand il a remarqué ce que je faisais, l'a arraché et l'a jeté.

Ils m'ont évacué, je perdais et reprenais conscience. Dans l'ambulance, j'ai crié d'arrêter l'ambulance. Ils m'ont ignoré. Je me suis plaint de ne pas supporter le trajet. À mon réveil, j'avais la tête en vrac. Un médecin a pris mon pouls et a dit : « Donnez-lui une autre poche de sang. » J'ai protesté en disant que je n'en avais pas besoin, car mon ami avait bandé la blessure. J'ai appris plus tard que j'avais une hémorragie interne et que j'avais failli mourir d'une hémorragie.

Ensuite, je me suis retrouvé nu sur une table d'opération. Ils m'ont savonné le ventre. J'avais les genoux repliés. Quelqu'un m'a dit : « Tendez les jambes. » J'ai répondu : « Je ne peux pas. » Quelqu'un au pied du lit m'a tiré les jambes. Je me suis évanoui. Je me suis réveillé deux jours plus tard devant le visage amical d'une infirmière. Elle a mis deux doigts dans ma bouche et en a retiré un gros objet en caoutchouc. Je lui ai demandé à quoi servait cet objet et elle m'a répondu que c'était pour m'empêcher d'avaler ma langue. L'opération était terminée et j'avais survécu.

[2] Mont Castre

[3] Le Tec4 (sergent) Alfred B. Copt avait été initialement affecté au détachement médical du régiment pour ensuite être détaché à la compagnie d'état-major du 2ème Bataillon lorsqu'il a été blessé au combat le 3 juillet 1944 près de Prétôt.

Deux jours plus tard, le médecin qui m'avait opéré est venu me voir et m'a donné l'éclat d'obus. Il m'a dit que j'avais eu beaucoup de chance. Il m'a expliqué que l'éclat d'obus avait traversé ma hanche et était passé à quelques centimètres seulement d'organes vitaux.

Il avait traversé les intestins et s'était arrêté dans les côtes du côté droit. Il avait failli traverser mon corps de part en part. On m'a mis un tube en caoutchouc dans le nez pour empêcher les gaz de bouger mes intestins. Ce tube était relié à une machine qui maintenait une très légère succion. Je suis resté ainsi pendant deux semaines. J'étais nourri par intraveineuse une fois par jour. J'étais dans une très longue tente... tous les blessés avaient des blessures abdominales. Les soldats de chaque côté de moi sont morts. Après deux semaines, j'ai été emmené à Southampton, en Angleterre, et au 52e hôpital général près de Birmingham. J'ai reçu de très bons soins et j'ai recommencé à manger.

Environ deux semaines après mon arrivée au 52e hôpital, une infirmière est venue me voir. Elle cachait quelque chose derrière son dos. Elle m'a dit : « Je parie que j'ai quelque chose qui vous plaira. » Elle m'a rendu toutes mes affaires personnelles qui se trouvaient dans mes poches lorsque j'avais été blessé, y compris mon portefeuille avec mon argent et tout le reste. Je suis resté au 52e jusqu'au début du mois d'octobre 1944. J'ai ensuite été transféré au 37e hôpital de campagne où nous devions nous lever tôt, nous habiller et aller au petit-déjeuner. Puis nous commencions par des exercices légers et de courtes randonnées, qui augmentaient chaque semaine.

Vers la mi-novembre, je suis retourné en France. Nous avons embarqué à Southampton et sommes allés au Havre, en France, un port maritime complètement détruit par les bombes. Puis à Étampes, à 20 kilomètres à l'Est de Paris. Nous sommes allés au 19e dépôt des remplaçants. Là, j'ai été informé que je n'étais pas apte à continuer le combat et j'ai été affecté à travailler là-bas. Environ 500 soldats par jour passaient par là pour se rendre au front en tant que remplaçants. Ils devaient recevoir leurs équipements et leurs vaccins. Beaucoup étaient jeunes. Ils avaient l'air de sortir tout juste du lycée. D'autres étaient des vétérans qui retournaient au combat. Nous travaillions sept jours sur sept et dix heures par jour. Mais nous nous estimions chanceux. Il n'y avait ni balles ni mortiers. Nous avions des laissez-passer pour Paris. Seuls quelques-uns pouvaient y aller à la fois. J'y suis allé plusieurs fois avec deux ou trois amis.

Le 13 avril 1945, j'étais seul à Paris. Je ne sais pas pourquoi j'étais seul, mais je ne me sentais pas bien. Alors que je marchais dans la rue, un Français a voulu acheter mes chaussures. Il avait une grosse liasse de billets. Il n'arrêtait pas d'augmenter le prix qu'il était prêt à payer. Je lui ai dit de dégager et de me laisser tranquille, mais il m'a suivi à un demi-pâté de maisons derrière moi. Comme je l'ai dit, je ne me sentais pas bien. Je savais que si je m'évanouissais, je me retrouverais sans chaussures.

Les vendeurs de journaux à Paris criaient « Roosevelt ! » et un autre mot que je ne connaissais pas. Ils montraient des journaux avec le mot « Roosevelt » en gros caractères. J'ai rencontré un GI et je lui ai demandé : « Qu'est-ce que Roosevelt a fait ? » Il m'a simplement répondu : « Il est mort. » Je me suis senti très mal, comme si j'avais perdu un proche.

J'ai travaillé pendant un certain temps au 19e dépôt de remplacement. J'ai commencé à souffrir d'indigestion et j'ai été envoyé à l'hôpital d'Étampes, en France. Pendant mon séjour, les infirmières nous ont dit de nous rendre dans une salle à 14 heures pour écouter un discours important de Winston Churchill. Il a annoncé que l'Allemagne avait accepté la capitulation sans condition et que toutes les hostilités cesseraient à 9 heures le lendemain matin, le 8 mai. Nous sommes restés assis en silence pour la plupart. J'ai peut-être été le premier à dire : « Ceux qui tenteront d'avancer cette nuit sont fous. » Un autre soldat a simplement dit : « Enfin ! »

Ensuite, j'ai été envoyé dans un très grand hôpital américain à Paris. J'étais toujours bandé. Ils ont alors découvert que je souffrais d'une grave sinusite et j'ai dû être soigné pour cela également. Ils m'ont enfoncé une longue aiguille dans le nez, jusqu'à la cavité derrière mes yeux. Après plusieurs traitements, ils m'ont pulvérisé de la pénicilline et je n'ai plus jamais eu de problème.

Après cela, j'ai reçu l'ordre de retourner aux États-Unis. J'ai été embarqué dans un train-hôpital à destination de Cherbourg. Dans le train-hôpital, j'étais juste en face d'un jeune soldat allongé sur un lit de camp. Il avait perdu une jambe à cause d'une mine terrestre. Il se plaignait que le talon de son pied manquant le démangeait terriblement. Mais il n'était plus là. C'était seulement une impression.

Nous avons été embarqués sur le S.S. Wakefield. Il nous avait fallu deux semaines pour aller en Europe, mais seulement sept jours pour revenir. La guerre était finie et nous n'avions pas besoin de rester dans un convoi. Il y avait 5 000 soldats blessés et mutilés sur le bateau. Nous avons été les premiers à être accueillis dans le port de Boston. Après trois jours à l'hôpital Miles Standish, j'ai été envoyé dans un grand train-hôpital au Winter General Hospital de Topeka, dans le Kansas. Quand je suis sorti de l'hôpital Winter je suis rentré chez moi après trois ans et quatre mois d'absence.

Alfred B. Copt est décédé le 20 septembre 2003.
Il est enterré au cimetière national de Fort Snelling
Minneapolis-Hennepin-Minnesota

Citation pour l'attribution de la Bronze Star :

COPT, ALFRED B.
Technicien de quatrième classe, armée américaine
Détachement médical, 90e Division d'Infanterie
Date de l'action : 12 juin 1944

Le président des États-Unis d'Amérique, autorisé par le décret 9419 et en vertu des dispositions de l'AR 600-45 et de la circulaire 66 de la Première Armée américaine, décerne la Bronze Star au technicien de quatrième classe Alfred B. Copt, du département médical de l'armée américaine. Le 12 juin 1944, le technicien de quatrième classe Copt apportait son aide dans un poste de secours lorsque la zone a été soumise à des tirs ennemis intenses et que l'infanterie en première ligne s'est retirée. Le technicien de quatrième classe Copt et quatre autres compagnons sont volontairement restés en position dans la zone, bien qu'elle fût soumise à des tirs constants de mortier et d'artillerie ennemis. Son dévouement à son devoir est conforme aux plus hautes traditions du service militaire et fait honneur à lui-même et au département médical de l'armée.

Ordres généraux : *Ordre général n° 45, quartier général, 90e division d'infanterie, 23 août 1944*
Lieu d'origine : *Minnesota* CL-20.10.2025